

24 images

24 iMAGES

The Irish Game

Michael Collins de Neil Jordan

Alain Charbonneau

Number 85, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23565ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charbonneau, A. (1996). Review of [The Irish Game / *Michael Collins* de Neil Jordan]. *24 images*, (85), 49–49.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

The Irish Game

par Alain Charbonneau

Dans le meilleur des mondes possibles, Neil Jordan aurait adapté *On est toujours trop bon avec les femmes* de Queneau et on se serait bien marrés, tout en apprenant une page d'histoire de la rébellion des Mac Cormac et des MacKintosh. Après tout, c'est avec humour que l'auteur de *The Crying Game* avait exploré la conscience coupable du terrorisme irlandais. Du moment qu'il se proposait de remonter à la source du conflit qui sévit entre l'Irlande et l'Angleterre depuis plus d'un demi-siècle, on était en droit d'attendre une œuvre plus proche des petits films intimistes que lui a inspirés jusqu'à présent sa terre natale, que des grosses productions continentales qu'il lui arrive de commettre pour le compte des majors. Dans le meilleur des mondes possibles.

Le seul véritable atout de *Michael Collins* — auquel un jury mal inspiré vient d'accorder le Lion d'or à Venise — c'est Michael Collins lui-même. Activiste fougueux et résistant de la première heure, cet homme de combat a joué un rôle important dans l'éveil du sentiment national et dans l'organisation de la guérilla irlandaise à l'époque de la Première Guerre mondiale. C'est un peu grâce à lui si Londres a reconnu l'indépendance de la terre d'Irlande, mais c'est aussi par sa faute si la patrie de Joyce est aujourd'hui ce qu'elle est. Convaincu que la partition était une étape nécessaire vers l'autonomie entière du pays, Collins négocia avec les autorités anglaises le traité qui coupa la poire géopolitique en deux. Chez les radicaux de l'Armée républicaine, on ne lui pardonna pas cette trahison et pour ne pas être débordé à gauche, Collins dut retourner les armes qui l'avaient porté au pouvoir contre ses anciens compagnons du maquis. Depuis, chaque nouvel attentat de l'IRA se souvient un peu de la balle qui l'emporta lors d'une embuscade en 1922, à l'âge de 31 ans.



Michael Collins (Liam Neeson), acteur controversé de l'histoire irlandaise.

La biographie que Jordan consacre à cet acteur controversé de l'histoire irlandaise procède d'une intention ouvertement hagiographique: réhabiliter un homme qui, loin d'être le traître qu'on en a fait, fut le martyr d'une cause qu'il a défendue avec l'énergie du désespoir et au prix de sa vie. Ce qui gêne pourtant dans cette opération un peu fastidieuse de blanchissage, c'est moins le point de vue adopté — seuls les historiens pourront nous dire ce qu'il en est vraiment — que le traitement qui lui est réservé. Se voulant à l'image de son héros, épique et sentimental à la fois, *Michael Collins* poursuit deux lignes dramatiques dont le mariage n'est pas toujours heureux: le combat politique d'une part, et de l'autre la vie privée, faite de camaraderie et d'amours à demi négligées. Il en résulte un film qui allie d'assez navrante façon la fresque historique un peu corsée mais efficace et le mauvais mélo hollywoodien. Dès qu'il quitte le drame proprement politique, qui offre ici,

avec ses nombreuses scènes de lutte armée, une illustration probante de la célèbre définition wébérienne de l'État comme détenteur du monopole de la violence légitime, le cinéaste et scénariste tombe dans l'iconographie révolutionnaire la plus éculée et accumule poncif sur poncif. Sur-jouée (Liam Neeson, dans le rôle-titre, passe le plus clair de son temps à courir après l'Histoire, réduite ici à la fonction de pédale d'embrayage de la mise en scène) et sur-dialoguée (c'est la «logorrhée des grandes circonstances» dont parle Julien Gracq à propos des romans de Victor Hugo), cette biographie à grand déploiement distille un ennui certain, qui diminue d'autant la portée de sa leçon. ■

MICHAEL COLLINS

Irlande-Angleterre-États-Unis 1996. Ré. et scé.: Neil Jordan. Ph.: Chris Menges. Mont.: J. Patrick Duffner et Tony Lawson. Mus.: Elliot Goldenthal. Int.: Liam Neeson, Aidan Quinn, Julia Roberts, Stephen Rea, Alan Rickman. 117 minutes. Couleur. Dist.: Warner.